semblait en rien à la dédaigneuse personne qui avait déplu si fort au comte et à la comtesse. Soit que les cheveux dorés et l'œil noyé de Rodolphe l'eussent impressionnée, soit qu'elle s'abandonnât au désir toujours caché dans le cœur d'une jeune fille d'inspirer une préférence et d'attirer les hommages, sa voix était pleine de suavité et son regard trahissait une attraction naissante. Il était tard quand le jeune homme prit congé et Dona Herminia, en lui donnant le salut habituel du pays, laissa sa main plus longtemps que de coutume dans celle de Rodolphe, qui semblait oublier de partir.

Ce dernier revint tout pensif et dormit mal. L'amour n'avait pas encore saisi sa proie, mais l'état de son âme n'était plus celui de la veille. Une pensée vague, non réfléchie, le ramenait près de Dona Herminia, et tous les soirs, comme entraîné par une force supérieure, il gagnait furtivement la rue où demeurait le général. Arrivé sur le seuil, le cœur lui battait violemment, mais aussi chaque fois la main de Dona Herminia restait un peu plus longtemps dans la sienne.

Un soir, au retour de ses visites habituelles, sa préoccupation était telle que Wilhelmine s'en aperçut et, l'attirant tout près d'elle, elle déposa un baiser maternel sur ses yeux rêveurs.

— Qu'avons-nous donc aujourd'hui, mon beau distrait! s'écria-t-elle en le caressant.

Mais... rien..., ma mère! répondit Rodolphe, dont les joues s'empourprèrent.

— Fi! que c'est laid de mentir! ajouta la comtesse, levant un doigt dans une amoureuse menace et jouant avec les cheveux de cette blonde tête, qu'elle avait prise sur ses genoux. Nous avons quelque ennui caché, quelque peine secrète, et où pourras-tu, méchant enfant, trouver une